

CLUB DE TIRLEMONT

Jeu à 12 h. 30 à l'Hôtel du Nouveau Monde
Corresp.: 14-18, Blvd Albert 1er, Tirlemont. Tél.: 201

REUNION DU 16 FEVRIER 1939

Présidence : de T'Serclaes

Présents : Cornil, Delacroix G., Goffin, Kamp, Lagasse, Le-suisse, Letellier, Molinet, Op de Beeck, Raymakers F., Raymakers M., Snyers, Uytendaele, Weenen.
Présences hors club : de T'Serclaes à Valenciennes le 11 févr.; Decoux, à Valenciennes, le 11 février;
Kamp, à Bruxelles, le 14 février.

Pourcentage des présences : 15 sur 26 (Decoux, à Valenciennes), soit 57,69 %.

Rotarien visiteur : Vranckx, du club de Louvain.

Le président salue notre ami Vranckx, de Louvain, qui veut bien partager notre modeste déjeuner. Il le charge de nos messages amicaux pour son président et ses amis du club, souhaitant le revoir souvent parmi nous.

La commission des fêtes a fait du bon travail et les résultats partiels sont indiqués. La soirée du X^{ème} anniversaire s'annonce comme un vrai succès!!!

La classification « Gar-fabrication » est déclarée ouverte et les membres recevront le questionnaire habituel auquel ils sont priés de répondre d'urgence.

Notre visiteur Vranckx nous invite à une visite des Centres de traitement par le Radium, à Louvain. Nous verrons les ombres de plomb dans lesquelles sont conservés 4 grammes de radium et les explications nous seraient données par des sommités médicales. Cette visite sera organisée de commun accord avec le club de Louvain, avec lequel nous déjeunerons le jour de cette excursion. Les dames seraient-elles admises? Le club de Lille nous invite à sa fête du 4 mars : seul le président pense pouvoir s'y rendre.

Compte rendu de la remise de charte à Valenciennes est fait par le président, qui nous y a représentés avec L. Decoux. Les rotariens étaient plus de 300 à table et pour la suite de nombreux invités sont venus grossir ce nombre. Ce fut une fête splendide.

Le jeudi 2 mars, nous aurons la visite des délégués des Com-missions des Relations Internationales.

Le samedi 11 mars, notre fête du Xe anniversaire.

Le lundi 13 mars commenceront nos réunions hebdomadaires du « lundi ».

Brasserie des Alliés S. C. MARCHIENNE-AU-PONT

EXTRA ALLIES. Brune et Blonde, les plus fines
bières belges

LA WALLONNE. La Reine des bières de table

ALLIED STOUT. Bière tonique et fortifiante

Trois spécialités de la Brasserie des Alliés
à Marchienne-au-Pont, qui réalisent la perfection
de fabrication et de qualité.

Vente en 1937: 18.018.156 bouteilles

Blaauwvriesveem Belge

25, CANAL DES VIEUX LIONS, 25, ANVERS

Manutentions - Expéditions - Entrepôts

de tous les produits

Maisons affiliées à : Amsterdam, Rotterdam, Londres,
Hambourg, Brême, Bâle, New-York, Tandjong-Priok.

BLAUFRIES

Plus de 3 siècles service au Commerce

CLUB DE TOURNAI

Jeu à 12 h. 15, Grand'Hôtel de la Cathédrale
Correspondance: 3, Quai Dumon, Tournai

REUNION DU 9 FEVRIER 1939

Présidence : Mestdag, vice-président.

Présents : Casterman, Cherequerosse, Ozulowski, Derasse, Du-bois, Fourcz, Henry Lemaire, Jean Lemaire, Meura, Mestdag, Platteau, Provis, Wibaux, Willame.

Excusés : Languy, Masure, Papagnies.

Visiteurs rotariens : François Demortier, Jean Demoulière, Jean De Hondt, Pierre Maes, Paul Simard, Jérôme Van Coillie, tous du club d'Ostende.

Visiteurs non rotariens : M. le greffier A. Dubois, invité du rotarien P. Maes.

Pourcentage des présences : 14 + 3 (remise de charte de Valen-ciennes) = 17/22, soit 77,27 % pour cent.

En l'absence du président, Mestdag souhaite la bienvenue aux amis d'Ostende qui ont bien voulu venir nombreux nous rendre visite et accompagner le rotarien P. Maes, qui occupera aujour-d'hui notre tribune.

Le vice-président Mestdag rappelle la fête de Valenciennes, puis donne la parole au rotarien Pierre Maes.

Celui-ci nous développe son sujet : « Origine tournaissienne de Georges Rodenbach » avec une extrême finesse.

Après avoir déroulé devant nos yeux le film de la vie des ancêtres tournaissiens de Rodenbach, il nous montre que c'est vraisemblablement ce passé tournaissien qui a influencé l'âme du poète et, comme il nous le dit très bien en conclusion de sa causerie : « Si Rodenbach a si bien chanté Bruges et son atmos-phère d'éternité, c'est parce que sa mère avait tant aimé Tour-nai et lui en avait transmis toute l'essence poétique avec la vie ».

Les amis tournaissiens ont vivement applaudi cette causerie qui fut, pour beaucoup d'entre eux, une révélation.

Origine tournaissienne de Georges Rodenbach

Chers amis rotariens,

Le 25 décembre 1898, dans la nuit de Noël, votre concitoyen Georges Rodenbach, l'auteur célèbre de « Bruges la Morte », mourait à Paris à peine âgé de 43 ans, les bras chargés des lauriers du succès, sur le chemin de la gloire. Un délégué de votre administration communale assista à ses funérailles au Père Lachaise.

En 1903, à l'inauguration du monument Rodenbach, dans le jardin de l'ancien Grand Béguinage de Gand, votre ville était représentée officiellement. Il en fut de même vingt ans plus tard, en 1923, lorsque la ville de Paris, à l'occasion du 25^e anni-versaire de la mort du poète, fit apposer avec solennité une plaque commémorative sur le petit hôtel du boulevard Berthier où il s'est éteint. A cette cérémonie, votre bourgmestre d'alors, M. Wibau, rappela avec émotion que Tournai avait été son berceau.

Ne croyez-vous pas qu'il serait fâcheux que Tournai laissât passer sous silence le 40^e anniversaire de sa mort, toujours re-grettée et laissât rompre sans plus la tradition inaugurée en 1898 par vos anciens édiles? Pour vous éviter ce reproche, ayant qu'il soit trop tard, je viens vous demander de vous

Etab^l **RENÉ MOSSELMAN** S^tA^m
57, Rue Ulens **BRUXELLES** Tél. 26.11.29

**HUILES VÉGÉTALES, MINÉRALES, ANIMALES
ET LEURS DÉRIVÉS**



**HUILES ET SPÉCIALITÉS
POUR AUTOS**

"sylvanoil,"



associer, par ma voix, à cette commémoration, vous Tournaisiens d'élite, coupe transversale de votre belle cité, à qui j'en suis sûr, le souvenir de Georges Rodenbach est resté cher.

Vous associer, dis-je, car Bruxelles, la capitale qui prêche l'exemple, a déjà payé son tribut à la mémoire du poète, en organisant à la Bibliothèque royale une exposition de ses œuvres et de documents (autographes et portraits) se rapportant à lui et à sa famille. Cette exposition s'est ouverte la veille de Noël, donc de la date anniversaire, et vient à peine de fermer ses portes, tant son succès a été vif auprès du public, puisqu'on a été obligé d'en prolonger la durée. Je me plais à vous signaler que le soir de ce même 24 décembre 1938, à la tribune de l'I.N.R., un des anciens amis de Georges Rodenbach, l'académicien Pirmin van den Bosch prononça un magnifique discours où son œuvre est exaltée et bien mise à sa place, l'une des premières de son temps. Ce discours a été publié depuis dans la « Revue Générale » du 15 janvier dernier.

Comme vous le savez, Georges Raymond Constantin Rodenbach est né à Tournai, le 16 juillet 1855. Sa maison natale n'existe plus et la vieille rue des Augustins, où il a vu le jour, n'a conservé du passé que son tracé sinueux et accidenté.

Emile Verhaeren a écrit un jour que son ami n'était « tournaisien que sur l'état civil », ce que veut dire, si je comprends bien, que seul le hasard fit qu'il naquit ici, qu'il n'avait donc aucune attache familiale avec votre ville. C'est une erreur, dans toute l'acceptation du terme. Certes, les Rodenbach ne sont pas de souche tournaisienne, puisqu'ils sont originaires des environs de Roulers, tout au moins les anciens constituants de notre indépendance nationale qui portent ce nom et dont Georges est le descendant direct. Mais ce qui est indubitable, c'est que la mère du poète était une Tournaisienne authentique, appartenait à une vieille famille autochtone, établie ici bien avant le XVIII^e siècle, la famille Debonnaire, alliée aux Crombez, aux Carbonnelle et aux de Bettignies, si je suis bien informé.

À l'exposition de la Bibliothèque royale (dont je viens de vous parler), il y avait un portrait de femme tout à fait remarquable par la distinction du modèle, malgré la coiffure bizarre qui auréolait ses traits délicats : un haut bonnet blanc cabossé, bordé d'une garniture plissée, aux contours inégaux et retenu sous le menton par des brides nouées en papillon; bonnet sans doute à la mode sous Louis-Philippe, et jugé alors fort élégant. Quels beaux yeux pâles, il avait ce visage de femme encore jeune, au long nez fin tombant sur des lèvres minces, serrées, où se lisait une volonté ferme et décidée.

Ce portrait, c'était celui de la bisaincèle maternelle de Georges Rodenbach, de Madame Léopold Debonnaire, née Adélaïde-Philippine Baclan.

Ses traits offrent beaucoup de ressemblance avec ceux de son arrière-petits-fils : mêmes yeux pâles, même dessin du menton et même fermeté des lèvres et j'ajouterai, d'après les souvenirs des proches qui nous ont été rapportés, même coloration délicate et rosée du visage et même chevelure blonde.

Il y a quelques années, dans un livre que je consacrai à Georges Rodenbach (1), j'écrivis une page que Camille Maclaire a citée dans une des livres que je vis chez lui « Que remarquons-nous de particulier chez tous les membres de la famille Rodenbach ? ». Qu'étaient-ils, des écrivains plus ou moins bien doués, hommes de science ou historiens. Il ne manquait plus qu'un poète, et français par surcroît, pour justifier la tradition familiale. Il ne manquait plus qu'une grande qualité à ces hommes de race allemande greffée sur une branche flamande pour en faire de grands artistes : une sensibilité poétique raffinée à l'extrême, le dernier coup de pinceau de la nature achevant la statue idéale du type d'une famille prédestinée à l'art. Nous nous imaginons qu'on le doit à la famille maternelle du poète, tournaisienne d'origine, et pour cela nous navons qu'à nous souvenir de la vie rayonnante de grâce céleste de sa bisaincèle, Mme Debonnaire, telle qu'il nous l'a contrée dans sa nouvelle « La vie d'un portrait », une des plus émouvantes de son recueil posthume, « Le rouet des brumes », où pour dérouler les rideaux, comme moi, il la présente sous les dehors d'une Grande Dame du Béguinage de Bruges obligée de reprendre son identité mondaine à la mort de sa fille afin d'assurer l'éducation de ses petites-filles que celle-ci lui avait laissées. La mère du poète flamand, Albrecht Rodenbach (le cousin-germain de Georges) était également d'origine tournaisienne.

Vous voyez que je fais la part belle à votre ville dans la qualité poétique de l'hérédité tournaisienne de Georges Rodenbach, l'incomparable poète du « Règne du silence » et « Des vies encloses ».

Adélaïde-Philippine Baclan était née à Tournai, le 22 octobre 1779. Sous la domination française, elle épousa, le 19 germinal an X (9 avril 1805), son concitoyen Léopold-Philippe Debonnaire, de trois ans plus âgé qu'elle et fils unique de Pierre-Antoine Debonnaire, marchand.

En plein bonheur, la jeune femme est cruellement frappée par la mort soudaine de son époux; le matin du jour même où tous deux allaient fêter le troisième anniversaire de leur mariage, en se réveillant elle l'avait trouvé mort à ses côtés. Une crise cardiaque l'avait emporté pendant la nuit. Toute sa vie Madame Debonnaire devait se souvenir de cette nuit tragique sans qu'elle s'en doutât.

De cette brève union, une enfant était née, le 16 ventôse an X (7 mars 1804), à laquelle on avait donné les prénoms d'Hermance-Désirée-Clytie. « Clytie, prénom mythologique à la mode du temps; Clytie, un nom frais comme un jet d'eau qui monte », écrit son petit-fils dans sa « Vie d'un portrait », un nom qu'elle-même balbutiait de façon si drôle avec un zéaïement, vers la quatrième année, quand des amis lui demandaient comment on la nommait : « Clytie ! Clytie Debonnaire », faisait la petite, répétant son nom, s'amusant elle-même de sa musique, facile à ses lèvres d'enfant... »

Veuve à 26 ans, mère d'une fillette encore au berceau, Mme Debonnaire eût pu refaire sa vie, se remarier. Elle n'y songea même pas. Les temps étaient difficiles, des troupes françaises envoyées à Boulogne où Napoléon s'armait contre l'Angleterre, traversaient tous les jours Tournai, puis elles refluaient vers le sud, vers l'Allemagne où l'empereur, à la tête de la grande armée, allait cueillir de nouveaux lauriers à Austerlitz, au prix de combien de vies d'hommes et de lourdes contributions levées dans les pays occupés par la France.

Mme Debonnaire avait fort à faire pour sauvegarder la maison de commerce et les biens que son mari lui avait laissés, et élever son enfant.

L'empire, à son apogée, connut bientôt le déclin et de nouveau notre pauvre pays connut l'invasion et le pillage. Tous nous nous souvenons des récits de nos grands parents, qui les tenaient de leurs parents, où il n'est question que de roulement de canons ininterrompus et de passages de troupes à travers nos villes et nos campagnes, des cosaques qui terrorisaient les populations et les détroisaient. Après ces affres, ce fut la paix et nos provinces passèrent sous le gouvernement de Guillaume d'Orange, le nouveau roi des Pays-Bas. Une armée nationale fut levée et des troupes belges vinrent tenir garnison dans nos villes. Ces troupes étaient commandées par des officiers pour la plupart étrangers, jadis au service de l'Autriche ou de la France et de ses alliés.

Nous sommes en 1818. Clytie Debonnaire va sur ses quinze ans; c'est presque une jeune fille, très élancée, précoce, les cheveux ayant déjà cessé d'être des nattes et ramenés en coiffure nouée sur la tête. Elle finit son éducation au couvent des Ursulines de Tournai, où elle est demi-pensionnaire. Sa mère allait souvent la prendre, le soir, à sept heures, l'heure où les demi-pensionnaires étaient libérées et rentraient dans leurs familles... Or, un jour, Mme Debonnaire reçut un billet de la supérieure du couvent qui la pria de venir la voir pour une communication importante. Interloquée, dès le lendemain elle se rendit à sa convocation. Après toutes sortes de congratulations sur la respectabilité et ses vertus, la supérieure lui dit qu'elle était au regret de lui annoncer qu'elle ne pouvait plus garder sa fille dans son établissement, car elle était devenue un scandale au couvent. On s'imagina l'étonnement de la mère et ses protestations :

« Mais, ma sœur, raconte Rodenbach, c'est impossible ! Clytie est un ange ». Alors la mère supérieure raconta que l'ange avait

ENTREPRISES GÉNÉRALES

VAN DER STRAETEN Frères

Société Anonyme

(Maison fondée en 1858)

TRAVAUX PUBLICS et PRIVÉS

MAÇONNERIE - MENUISERIE - BÉTON ARMÉ

ENTRETIEN D'IMMEUBLES

Rue de l'Empereur, 62, ANVERS. Tél. 210.76

été tentée ! Car c'était le démon sans doute, cet homme qui l'avait épia, capturée du regard... Mme Debonnaire s'effondra, elle décala en sanglots. Appelée au parloir, devant sa mère, Clytie avoua, avec ingénuité et simplicité, « Elle voulait se marier ; l'homme étant un officier, il lui avait dit qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser ». Elle l'avait rencontré à plusieurs reprises le soir en rentrant du couvent, lorsque sa servante venait la chercher en remplacement de sa mère occupée ou absente.

« Est-ce qu'il y a du mal à cela ? demanda Clytie avec une si ravissante candeur, que Mme Debonnaire soudain s'apaisa, la regarda avec une irritation décroissante.

« D'ailleurs, ajouta Clytie, en pleurant, je n'aurai jamais d'autre mari qui lui ».

C'est l'éternelle chanson qu'on chante à quinze ans !

On devine la suite : renvoi du couvent de la jeune fille et demande en mariage de l'officier.

La mère, furieuse et indignée, ne voulut d'abord rien entendre et n'aurait pas cédé aux instances de celui-ci si sa malheureuse enfant, aveuglée par son amour ne s'était pas mise en tête de faire la grève de la faim pour arriver à son but : moyen romantique infailible alors pour réduire les parents trop obstinés à ne pas croire qu'on puisse pousser la passion à ce point-là. Devant se rendre à l'évidence, Mme Debonnaire capitula. Le prétendant fut autorisé à faire sa cour après avoir dûment décliné ses noms et qualités.

Il s'appelait Edouard-Charles-Louis Gall, il était âgé de 27 ans, étant né à Breslau, en Silésie, le 14 septembre 1791. Il était capitaine au 3^e bataillon de la 4^e division d'infanterie en garnison à Tournai. Ses parents étaient tous deux décédés : son père, Louis-Lambert, en février 1811, à Cassel, où il avait été directeur de l'hôpital militaire, et sa mère, Marie-Thérèse Besse, à Breslau, le 3 avril 1816.

Après de bonnes études faites à Cassel, sous la direction d'un pédagogue de mérite, son oncle paternel, François Gall, qui plus tard devait s'illustrer comme professeur de l'Université de Liège, Edouard-Charles s'était engagé comme volontaire, le 15 mai 1808, au 1^{er} régiment d'infanterie westphalienne, c'est-à-dire dans un des nouveaux régiments levés par Jérôme Bonaparte, pour qui son frère Napoléon avait créé, comme on le sait, le royaume éphémère de Westphalie. Le 10 décembre 1809, il avait reçu le brevet de lieutenant en second. Puis, il avait été adjoint au quartier-maître du 2^e bataillon d'infanterie et nommé quartier-maître du même corps, le 19 août 1811.

Sa brillante conduite au feu, pendant la campagne de Russie (en 1812), dans les rangs de la grande armée, sous les ordres du roi Jérôme, puis pendant les premières opérations en Saxe, lui avait valu, le 19 août 1813, à son retour à Cassel, le grade de capitaine quartier-maître au 4^e bataillon d'infanterie légère. Promotion sans lendemain, car il n'assista pas à la fin de la campagne qui vit la retraite des Français et l'effondrement du royaume de Westphalie. Pendant la brève occupation de Cassel par les troupes russes du général Czernicheff, du 30 septembre au 3 octobre 1813, il avait été fait prisonnier, puis remis en liberté sous promesse de ne plus servir pendant la guerre. Respectueux de la parole donnée, quelques jours après le retour du roi Jérôme dans sa capitale, il lui avait remis sa démission (de capitaine quartier-maître) et, le 23 octobre, il avait été autorisé à retourner dans ses foyers. Sa retraite ne devait être que de courte durée.

Les événements s'étaient précipités, Jérôme avait été détrôné, la Hollande s'était soulevée, les Anglais avaient débarqué aux bouches de l'Escaut et la Belgique avait été évacuée par les Français. Comme je le disais tout à l'heure, aussitôt une armée avait été nommée capitaine d'infanterie et désigné pour servir pour la plupart étrangers. Edouard Gall avait été des premiers

à offrir ses services. Le 23 mai 1814, il avait été inscrit comme capitaine au 4^e régiment d'infanterie de la Légion belge commandé par le colonel marquis de Troozegnies d'Ittre. Il ne lui qu'y passer, car le mois suivant il avait été placé comme capitaine adjudant-major dans le 2^e régiment d'infanterie de ligne. Aussitôt assurée la réunion de la Belgique et de la Hollande, il avait été nommé capitaine d'infanterie et désigné pour servir dans ce grade au 10^e bataillon d'infanterie de l'armée des Pays-Bas. Plus tard, il avait été affecté au bataillon de chasseurs n^o 33 (dont devait sortir plus tard notre glorieux 9^e de ligne) et prendre part, dans ses rangs, aux batailles de Quatre-Bras et de Waterloo, en juin 1815, avec l'armée anglo-néerlandaise.

Je me garderai bien d'épiloguer ici sur le rôle joué par les contingents hollando-belges dans ces batailles épiques qui virent l'ancêtre définitif de la puissance napoléonienne. Le capitaine Gall s'y était comporté bravement sous le feu meurtrier des batteries françaises qui avaient fait subir de lourdes pertes à son bataillon, et sa belle conduite lui avait valu les félicitations écrites de son chef de corps, le colonel Goethals, félicitation valant une citation à l'ordre du jour de régiment, et la croix de 4^e classe de chevalier de l'Ordre de Guillaume que le roi des Pays-Bas lui avait décerné, le 17 août 1815. Puis, il avait participé, avec son bataillon, à la campagne de France qui l'avait conduit jusque sous Paris et après le licenciement des armées alliées, il avait repris la vie de garnison en Belgique : à Namur, à Vermonde, à Gand et enfin à Tournai, où il avait été affecté au 4^e bataillon de la 4^e division d'infanterie depuis le 9 novembre 1818.

Voilà certes, de beaux états de service pour un officier qui brigue la main d'une jeune fille de la bourgeoisie tournaisienne, mais s'ils témoignent de sa valeur comme militaire, ils ne préjugent pas de ses qualités morales. C'est la réflexion que dut se faire Mme Debonnaire, car, hélas ! elle apporta bientôt que son futur gendre, comme beaucoup d'officiers de l'Empire, était un viveur et un joueur. Il avait même pas mal de dettes ; c'était donc pour son argent présumé qu'il avait jeté son dévolu sur l'innocente Clytie, vite éblouie par son allure martiale et ses récits de brave à trois poils.

Devant l'aveuglement de sa fille et l'avidité rapidement révélée de son prétendant, Mme Debonnaire n'eut plus qu'un souci, puisqu'il n'était plus possible d'empêcher leur mariage, sauver au moins le bien de son enfant et empêcher son mari de le dévaliser aussitôt les noces célébrées. De cette façon, si le mariage tournait mal, Clytie aurait encore de quoi vivre et elle imposa un contrat de mariage très strict : elle ne donnait aucun capital à sa fille, seulement une rente gagée par des biens à elle dont nul ne pouvait disposer sans sa signature. Le capitaine eut beau se récrier, exiger une somme payée comptant, dont une partie servirait à payer ses dettes ou obtenir du délai de la part de ses créanciers ; rien n'y fit, sa belle-mère fut inflexible. Et c'est la mort dans l'âme qu'il passa par ses conditions.

Mari d'une femme trop jeune dont les ressources ne pouvaient suffire à ses goûts dispendieux, Edouard Gall fut bientôt las de la vie de garnison à Tournai. Il demanda et obtint son changement et, le 16 décembre 1820, il était affecté à la 10^e division d'infanterie en garnison à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'eurent successivement, en 1822, 1824 et 1826, ses trois enfants : ses deux filles Mathilde et Rosalie — la future mère de Georges Rodenbach — et son fils Edouard. Après huit ans d'une union mal assortie, où l'amour n'avait été qu'éphémère, malade, épuisée par ses souches successives et le chagrin, la pauvre Clytie reprit le chemin du foyer familial. Si elle y retrouva la paix, elle n'y retrouva pas la santé et, le 22 juin 1829, elle mourut à la campagne, près de Tournai, à Marouain, à peine âgée de 25 ans, laissant ses fillettes à la garde de leur grand-mère. Edouard, le fils, était resté auprès de son père qui s'occupa seul de son éducation et lorsque celui-ci atteignit l'âge réglementaire, il le fit admettre comme cadet à l'Académie royale militaire de Breda. Le pauvre enfant ne devait survivre que peu d'années à sa mère, car il mourut quelques semaines après sa nomination comme lieutenant en second, en août 1840.

Tandis qu'Edouard Gall, veuf vite consolé, poursuivait sa carrière militaire en Hollande, prenait part, en 1830 et les années suivantes, du côté hollandais, aux combats d'où devait sortir l'indépendance de notre patrie belge, puis montait en grade, devenait major, lieutenant colonel, ses filles Mathilde et Rosalie grandissaient. Elles grandissaient paisiblement auprès de leur grand-mère, heureuse et inquiète : inquiète surtout car, comment la pauvre femme pourrait-elle refuser donner ses enfants à leur père s'il venait un jour les lui reprendre ?

CONFITURE

M A T E R N E



Fruits frais et sucre blanc